L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX : rue de Chartres No. 73.

NOUVELLE-ORLEANS, VENDREDI MATIN, 5 FEVRIER 1886.

59me Année

Dufour, Donnet & Cie.,
Propriétaires-Editeurs.

Entered at the Post Office at New Orleans, La., as Second Class Matter.

NOUVELLE-ORLEANS.
VENDREDI, 5 FEVRIER 1886.

PRIX DE L'ABONNEMENT.

ÉDITION QUOTIDIENNE.

Un an	$12 00
Six mois	6 00
Trois mois	3 00
Un mois	1 00

On s'abonne aussi à la semaine, avec les porteurs.

ÉDITION DU DIMANCHE.

Un an	$2 00

Renferme deux feuilletons.

ÉDITION HEBDOMADAIRE.

Un an	$3 00
Six mois	1 50
Quatre mois	1 00
Trois mois	75

Renferme deux feuilletons.

☞ Pour les petites annonces de Demandes, Ventes et Locations, etc., qui se soldent au prix réduit de 10 cts la ligne, voir la 2e page.

VENTES DE CE JOUR.

Par Ly Stern & Co. à leur salle d'encan bottes, souliers et brodequins.

La guerre.--Europe, Etats-Unis.

Il y a, au Nord-Ouest de l'ancien Monde, une vaste contrée, d'une forme bizarre et toute crevassée par les mers qui l'ont envahie à l'Occident, au Midi et à l'Orient. Moins étendue que l'Amérique du Nord, qui ne contient guère plus de soixante-dix millions d'êtres humains répartis entre trois Etats, en y comprenant le Mexique, elle est divisée en une trentaine de gouvernements où sont entassés plus de deux-cent-cinquante millions d'âmes sortant de races diverses, formant autant de nationalités ennemies les unes des autres et se faisant continuellement une guerre acharnée. Il ne se passe pas d'année que le canon ne s'y fasse entendre, soit à droite, soit à gauche. Il y a eu, à la fin du siècle dernier et au commencement du nôtre, qui touche à sa fin, une effroyable période de guerres incessantes d'un moins vingt-cinq ans—1790 à 1815. Cette série de luttes sanglantes, sans compter les millions d'hommes qui y ont péri par le fer et par les maladies, a coûté à l'Europe $6,250,000,000, ou 31,250,000,000 de francs. Nous ne faisons pas entrer dans ces chiffres les pertes indirectes subies par le commerce, par l'industrie, par l'agriculture, et qui, au bas mot, se montent au double—en tout, treize milliards de dollars ou soixante-trois milliards de francs.

Tout être sensé s'imaginera qu'éclairée par un pareil amoncellement de désastres et de ruines, l'Europe s'est bien gardée de recommencer, qu'elle a tiré et bien remis son sabre dans le fourreau, pour ne plus l'en tirer. C'est tout le contraire qui a eu lieu. Elle a dépensé, depuis, beaucoup plus encore. Les chiffres s'élèvent à $6,664,000,000 ou 33,225,000,000 de francs. Si nous doublons, pour les pertes indirectes, nous arrivons à la jolie somme de plus de près de quatorze milliards de dollars, de près de soixante-quatre milliards de francs.

Ce n'est pas tout. Pour se donner le plaisir de faire exterminer des millions de créatures humaines, il a fallu disposer de beaucoup d'argent, faire de gros emprunts, contracter de grosses dettes, s'engager à payer de gros intérêts. Interrogez là-dessus la France; elle vous montrera, pour toute réponse, un budget qui a presque doublé, rien que par les intérêts qu'il lui faut payer annuellement, sans que le capital en soit diminué d'un centime. Mais voulez-vous un exemple effrayant, nous ne dirons pas de la folie—c'est pis que cela—de l'infamie du système? Demandez-le à l'Allemagne. Jamais vainqueur n'a tiré un aussi grand profit matériel d'une victoire: le vaincu profit matériel d'une victoire: le vaincu lui a, presque du jour au lendemain, versé cinq milliards en argent comptant. Il y avait de quoi refaire les finances d'un peuple et l'enrichir pour longtemps. En un instant, le tout fut englouti, et il ne s'était pas passé trois ans, que l'Allemagne était plus obligée que jamais de recourir au rninerx expédient des emprunts.

Si encore le mal s'arrêtait là! Mais le virus pénètre plus avant, dans les veines nationales; dans le sang, pour le vicier; dans la moelle, pour l'empoisonner; dans le cœur, pour en paralyser l'action. Ce n'est rien que le milliard de dollars; les cinq cinq milliards de francs—jetés, tous les ans, par cinq seulement des grandes puissances, de l'Europe, dans l'entretien de plus de deux millions d'hommes parqués dans des casernes, pour s'y perfectionner dans l'art de se tuer, de se massacrer. Mais ces deux millions de malheureux forment la partie la plus saine, la plus vigoureuse, la plus productive des populations; ou les arrache, sans pitié, aux occupations qui font vivre la famille et enrichissent l'État.

Le jeune conscrit a beau s'écrier: "Le champ de mon père est en friche; il faut que je le laboure pour donner du pain à ma vieille mère et à mes jeunes frères affamés." "—Marche; on mangera moins chez toi, mais j'aurai un soldat de plus sous les drapeaux." "—La fabrique m'appelle; il faut que je file ou que je tisse la laine et le coton dont se vêtissent mes pauvres sœurs." "—Marche. Tes sœurs grelotteront de froid, mais j'ai besoin de ta peau pour en faire de la chair à canon." "—Je suis né français, le sort des armes a fait de moi un allemand; je ne peux pourtant pas aller me battre contre mes frères d'au delà des Vosges." "—Marche, tu n'as plus de patrie, tu n'as plus de famille, tu n'es plus qu'une machine sans âme dont je me servirai, demain, pour bombarder ceux que tu chérissais hier et que tu dois traiter aujourd'hui comme des ennemis."

Il n'y a rien d'exagéré dans ce que nous venons de dire. C'est de l'histoire, c'est de la statistique, ce sont des faits qui se reproduisent chaque jour dans toute la vieille Europe. On est émerveillé des progrès du Nouveau-Monde, des centaines de mille hommes qui s'échappent, à chaque instant, de l'Ancien, pour aller se refaire aux Etats-Unis et ailleurs. Ce serait le contraire qui devrait nous étonner. Nous ne comprenons pas que l'Union américaine ne se soit pas peuplée plus rapidement, que les industries agricoles et manufacturières ne s'y soient pas développées dix fois davantage.

Un jour néfaste—un seul heureusement, dans son histoire—la grande République américaine s'est avisée de se jeter, comme les tribus indiennes, dans le sentier de la guerre; elle se rappelle avec terreur ce qu'il lui en coûté, elle s'est bien promis de ne plus recommencer.

Jamais les Etats-Unis n'ont eu, jamais ils ne retrouveront une occasion aussi favorable de développer leurs industries, de prendre dans le monde commercial et manufacturier la prépondérance que la richesse exceptionnelle de leur sol, les ressources inépuisables de leurs mines, les privilèges qu'ils tiennent de leur situation géographique auraient déjà dû leur assurer.

Eux aussi, ils ont quelques dépenses à faire pour se défendre, non à l'intérieur—grâce à Dieu—mais à l'extérieur, au moyen d'une forte marine: encore ne s'agit-il que de prendre des mesures de précaution contre des éventualités lointaines et peu probables. Ils ont la bonne fortune—unique au monde—de ne se trouver sur le chemin d'aucune des possessions coloniales des puissances européennes. Les désaveux, loin de naître, en ce cas, ne font qu'aider l'industrie et les constructions maritimes à se développer et la classe des marins à se multiplier. Il n'y a rien de funeste ni de ruineux; tout y tend, au contraire, à l'augmentation de la production industrielle et à l'extension des relations commerciales.

Heureux, cent fois heureux, les Américains, s'ils se rendaient compte de leurs merveilleux avantages. Ils sont, comme une oasis, au milieu du désert où l'on souffre le froid et la faim; comme l'on souffre le froid et la faim; comme une île fortunée, à l'abri des tempêtes qui agitent les flots et accumulent sinistres sur sinistres; comme un Eldorado, au milieu de contrées maudites où l'homme est obligé d'engager constamment des luttes à mort pour s'assurer des moyens d'existence; où chaque peuple, ennemi né de son voisin, aimerait mieux jeter au vent le morceau de pain qu'il tient que de lui en laisser une seule miete.

Ne nous montrons pas indignes des dons qui nous sont prodigués et, du plus profond de nos cœurs, remercions-en la Providence; profitons de nos étonnantes richesses; développons-les, transformons-les, perfectionnons-les, et devenons les premiers dans les arts féconds de la paix, puisque l'Europe épuise son génie, son temps et ses forces dans l'art stérilisant et destructeur de la guerre.

Le surintendant de l'instruction publique de la Louisiane, se basant sur la somme que le trésorier avait en caisse, le 2 février, pour les écoles publiques de l'Etat, vient de fixer le montant qui revient à chacune des paroisses.

Il allone $1737.73 à Ascension, $1884.15 à Assomption, $1885.59 à Avoyelles, $2175 à East Baton Rouge, $1970.07 à Iberie, $1896.33 à Iberville, $1251.21 à Jefferson, $1633.55 à Lafayette, $2252.55 à Lafourche, $2228.91 à Natchitoches, $22,001.25 à Orléans, $1653.60 à Ouachita, $1184.86 à Plaquemines, $1998.35 à Pointe-Coupée, $426.37 à St-Bernard, $710.98 à St-Charles, $1549.06 à St-Jacques, $1057.53 à St-Jean-Baptiste, $4750.66 à St-Landry, $1481.76 à St-Martin, $2024.74 à Ste-Marie, $823.04 à St-Tammany, $2146.92 à Terrebonne, $1057.17 à Vermillion, $802.99 à West Baton Rouge.

Spectacles de la Semaine.

Le grand rendez-vous de tous nos visiteurs sera sûrement l'Opéra cette semaine surtout; jugez-en:

On joue samedi en matinée: *La Petite Mariée*, samedi soir, deux des plus belles comédies du répertoire: **Bébé** et **Gavaut, Minard et Cie**. Dimanche soir: **Girofflé-Girofla** et *Un Mari dans du Coton*.

Voilà du plaisir pour tout le monde et des pièces pour tous les goûts. Retenez vos places d'avance.

La Crémation.

La Société Française pour la propagation de la crémation, présidée par M. Kœchlin, maire du 9me arrondissement de Paris, membre de la commission internationale pour la crémation des cadavres, comporte 800 membres environ parmi lesquels nous remarquons un grand nombre de médecins, des dames, des députés, des fonctionnaires, des industriels, des commerçans et des journalistes.

Nous citerons, notamment: Mme E. Adam, directrice de la *Nouvelle Revue*; Edmond About, Passy, Coquelin; MM. Barbe, député de Seine-et-Oise; Bischoffsheim, Casimir-Perier, de Douville-Maillefeu, Yves Guyot, députés; le général Parmentier; H. Reinach, banquier; Paul Bert, Berthelot, membres de l'Institut; Hippolyte Castille; Dietz-Monnin, sénateur; Dreyfus, ancien député de Seine-et-Oise; Ferdinand de Lesseps, Frédéric Passy, le général Rin, etc., etc.

Le comité est composé de: MM. Kœchlin, président; les docteurs Bourneville et Napias, vice-présidens; G. Salomon, ingénieur civil des mines, secrétaire général; Léon Trébuchet, trésorier; le docteur Arnould, et Béral, sénateur, membres.

La Société a tenu, il y a quelques jours, sa cinquième assemblée annuelle dans l'une des salles de la mairie du 9me arrondissement, 11, rue d'Anjou.

M. le président, ayant ouvert la séance, a donné lecture d'une lettre d'excuse de M. Yves Guyot et de différens membres; puis M. Salomon, secrétaire général, a communiqué diverses adresses émanant des Sociétés de Londres, de la Haye et de Milan. Il a lu un appel de la Société de cette dernière ville tendant à la convocation en 1886 d'un congrès des Sociétés de crémation. Il a transmis également les salats des Sociétés de Valparaiso, de Californie, de l'Australie, de Suède, de Norvège, etc.

Après cet exposé, M. le président a lu une allocution dans laquelle sont développés le but et les tendances de la Société.

"Partout, dans le monde entier, a-t-il déclaré, l'agitation en faveur de la crémation augmente." Il rappelle les essais tentés en Angleterre et aux Etats-Unis où la crémation est facultative. Il a donné la nomenclature des appareils crématoires. Aux Etats-Unis, chaque appareil coûte 14,000 à 15,000 fr. Il suffit d'aller au bureau de la Société de crémation, muni d'un certificat de décès et accompagné d'un parent ou d'un autre héritier. Le prix de la crémation est de 10 dollars. A l'île Maurice, où il n'y a pas d'appareil, plusieurs familles ont fait brûler leurs morts à la mode antique. L'opération a duré quatre heures. A Genève, à Zurich, à Boston, des essais ont été tentés. En Allemagne et en Italie, il existe de nombreuses Sociétés, et des pétitions ont été présentées.

Après avoir usé et abusé de la France impériale, Wagner insulta cette France défaite.

On nous dit: "Qu'importe que Wagner ait été gallophobe? De grands "maîtres allemands l'avaient été avant lui." C'est vrai! Ils avaient raison de nous haïr, car ils appartenaient à une patrie vaincue!

L'Allemagne des grands maîtres que nous applaudissons en France chaque jour, comme nous sommes prêts à applaudir les maîtres allemands nouveaux qui n'ont point personnalisé l'injure jetée par un vainqueur à notre patrie vaincue, l'Allemagne patriote me comprendrait mieux, si je m'adressais à elle, que certaine Française.

Est-ce qu'à elle, vaincue, on lui eût fait applaudir Musset, qui ne l'avait point insultée pourtant, mais qui avait écrit:

Nous l'avons eu, votre Rhin allemand,
Il a tenu dans notre verre.

L'Allemagne victorieuse nous mépriserait si nous applaudissions la strophe de Becker:

"Ils ne l'auront pas, le Rhin allemand,
"jusqu'à ce que les ossements du dernier homme soient ensevelis sous les "vagues."

Si l'on doit jouer à Paris le *Lohengrin*, que ce soit dans un théâtre libre, subventionné par la nation allemande, qui a le droit d'admirer Wagner; mais qu'il ne soit pas donné officiellement, sur un théâtre français subventionné par l'Etat, alimenté par les contribuables dont les fils, les frères sont morts en 1870.

On me répondra: Wagner est mort. Nos morts, à nous, sont-ils ressuscités?

Je voudrais discuter avec calme, mettre quelque ordonnance dans mes arguments.

Je ne le puis. Mon émotion est trop violente.

Je me reporte tout à coup aux derniers jours du siège de Paris, puis à la capitulation.

Les portes sont ouvertes. Dans la première lettre que je reçois de l'étranger, je lis une phrase de Wagner, qu'on me cite:

"Il faut brûler Paris!"

Pour ceux qui comprennent le patriotisme *d'une certaine façon*, de telles injures, à de tels momens, sont inoubliables.

L'art, dans sa haute sérénité, peut devenir une consolation aux plus grandes douleurs, mais c'est à la seule condition qu'il n'y ait point de rapports entre lui et d'éternels souvenirs.

Pour moi, lorsque j'entends la musique de Wagner, j'entends la marche des soldats du vainqueur, le bruit des canons triomphales, les sanglots de la défaite.

Et que ceux qui m'obligent à prendre la plume ne croient pas que je suis isolée. Il y a, dans le grand monde, dans la bourgeoisie et dans le peuple, des femmes de France qui sont légion et qui éprouvent le patriotisme comme moi.

JULIETTE ADAM.

La préfecture de la Seine vient de mettre à l'étude un projet de réorganisation du service des pupilles de la ville. Les pupilles de la ville de Paris (qu'il ne faut pas confondre avec les Enfants-Assistés) forment une nombreuse famille, composée: 1. des orphelins de père et de mère non abandonnés; 2. des orphelins de père ou de mère; 3. des enfants dont la famille, par suite d'accidents ou d'infirmités très graves, ne peut faire l'éducation. Suivant leur âge et leurs aptitudes, ces enfants sont placés soit chez des patrons, industriels ou commerçants, soit dans des pensionnats où il est veillé aux premiers soins de leur éducation.

Le nombre des *enfants secourus* ainsi a augmenté, ces dernières *années*, dans une proportion énorme. En 1882, on en comptait 480; en 1883, 805; en 1884, 1,080, et, au mois de mai dernier, 1,171. Et ce dernier nombre représente à peine un cinquième des demandes d'admission qui ont pu être accueillies. Ainsi, de 1881 au commencement de juillet 1885, on a reçu 5,560 pétitions qui n'ont donné lieu qu'à 1,229 admissions.

Il s'agit donc aujourd'hui, soit de créer de nouvelles ressources, soit de trouver un nouveau mode de placement permettant d'accorder aide et protection à un plus grand nombre de ces jeunes abandonnés. C'est ce qui fait actuellement l'objet des préoccupations de l'administration.

A propos des représentations, à Paris, de "Lohengrin" de Wagner.

M. Carvalho a fait les déclarations suivantes à un reporter du *Matin* de Paris:

De tous côtés, on me dit que les représentations de *Lohengrin* soulèveront des protestations; on raconte qu'une Ligue soi-disant patriotique a déjà réuni plus de 10,000 fr. de souscriptions pour empêcher qu'on joue Wagner à l'Opéra-Comique; mais en somme personne n'a jusqu'ici protesté avec énergie contre mon projet.

N'y a-t-il donc pas un intérêt artistique à entendre une œuvre de Wagner dans son ensemble?

J'ai entendu à ce sujet l'opinion des maîtres, Gounod, Massenet, Delibes, etc., etc. Quelle que soit leur appréciation sur la musique wagnérienne, tous pensent qu'il est intéressant de voir l'accueil artistique qui lui sera fait par le public parisien.

Je n'ai même pas voulu qu'on put me reprocher de faire prendre à Wagner la place d'un compositeur français.—C'est en matinée que je jouerai *Lohengrin*.

Les batailles artistiques ne me font pas peur. Si on combattait Wagner seulement au point de vue de l'art, seulement parce qu'on trouve sa musique mauvaise, j'irais en avant sans me préoccuper du reste.

J'en ai vu bien d'autres quand j'ai joué *Faust* au Théâtre-Lyrique.

Mais, à aucun prix, je ne voudrais qu'on prit prétexte de *Lohengrin* pour soulever une question patriotique.

Je serai donc très reconnaissant aux écrivains français qui voudront bien m'éclairer sur les sentiments du public et m'expliquer pourquoi il serait antipatriotique de jouer Wagner, quand on joue Mozart et Beethoven.

Car Mozart et Beethoven n'avaient aucune excuse dans leur haine contre la France, tandis que Wagner à Paris s'était vu en butte aux attaques les plus violentes et les plus injustes.

Le reporter du *Matin* a cherché ensuite à connaître l'opinion de M. Paul Déroulède. Il publie à ce sujet le renseignement que voici:

M. Déroulède étant absent, il nous a été impossible de connaître son sentiment, mais nous avons appris que la Ligue des patriotes n'est pour rien dans la nouvelle anonyme, lancée dernièrement, qui, qu'une Ligue patriotique avait réuni 10,000 fr. de souscriptions pour empêcher les représentations de Wagner; enfin que la Ligue des patriotes n'avait organisé aucune manifestation contre *Lohengrin*.

Mme Juliette Adam a écrit à M. Magnard la lettre suivante, que nous apporte le *Journal des Débats* du 16 janvier:

Paris, le 13 janvier 1886.

Mon cher ami,

Je suis mise aujourd'hui en cause par les wagnériens, qui m'accusent de tenir des conciliabules mystérieux et concertés qu'il faut me démasquer.

Etais-je donc masquée?

J'ai tant de fois dit et imprimé ma haine contre Wagner, que je ne croyais pas avoir à la redire et à la réimprimer. Cette haine date de loin.

J'ai connu Wagner dans le salon de Mme d'Agoult (Daniel Stern), un salon de l'Opposition sous l'Empire, où venaient MM. Grévy, Carnot, Littré, Emile de Girardin, un grand nombre d'artistes, —car on se rappelle que l'art avait une opinion à cette époque, droit que MM. les wagnériens contestent à cette heure au patriotisme. Les artistes avaient pris parti contre l'Empire. Wagner eut donc le bénéfice de notre milieu, qui s'étendait, lorsqu'il s'agissait d'une action antibonapartiste, des légitimistes, des orléanistes aux républicains. Il sut exploiter cette situation, et nous nous engageâmes pour le défendre dans toutes les discussions sur son talent. Des concerts aux Italiens, où les beaux morceaux du *Lohengrin* étaient détachés et où l'ensemble ne fut pas imposé à des oreilles françaises, eurent du succès.

Ce milieu, qui lui avait été dévoué et ami, à peine l'eut-il exploité qu'il le trahit. Il se plaça sous la protection de Mme de Metternich, et revint à Paris *protégé* par l'empire, lui que nous avions fait connaître, nous l'ayant amené du Rhin à de plus cher, après le patriotisme, dans notre parti vaincu.

A grands frais, quel qu'il y eût alors de jeunes maîtres français, l'empire fit jouer à l'Opéra le *Tannhauser*. Le *Tannhauser* déplut, parce qu'on l'imposa tout entier aux oreilles françaises.

Pourquoi s'étonner qu'un grand nombre de Français ne goûtent pas la musique de Wagner, quand Wagner lui-même a écrit des volumes pour prouver que la musique italienne est sans valeur, que la musique française est ridicule dans Gounod, grotesque dans Auber? etc.

Après avoir usé et abusé de la France impériale, Wagner insulta cette France défaite.

On nous dit: "Qu'importe que Wagner ait été gallophobe? De grands "maîtres allemands l'avaient été avant lui." C'est vrai! Ils avaient raison de nous haïr, car ils appartenaient à une patrie vaincue!

L'Allemagne des grands maîtres que nous applaudissons en France chaque jour, comme nous sommes prêts à applaudir les maîtres allemands nouveaux qui n'ont point personnalisé l'injure jetée par un vainqueur à notre patrie vaincue, l'Allemagne patriote me comprendrait mieux, si je m'adressais à elle, que certaine Française.

Est-ce qu'à elle, vaincue, on lui eût fait applaudir Musset, qui ne l'avait point insultée pourtant, mais qui avait écrit:

Nous l'avons eu, votre Rhin allemand,
Il a tenu dans notre verre.

L'Allemagne victorieuse nous mépriserait si nous applaudissions la strophe de Becker:

"Ils ne l'auront pas, le Rhin allemand,
"jusqu'à ce que les ossements du der-
"nier homme soient ensevelis sous les
"vagues."

Si l'on doit jouer à Paris le *Lohengrin*, que ce soit dans un théâtre libre, subventionné par la nation allemande, qui a le droit d'admirer Wagner; mais qu'il ne soit pas donné officiellement, sur un théâtre français subventionné par l'Etat, alimenté par les contribuables dont les fils, les frères sont morts en 1870.

On me répondra: Wagner est mort. Nos morts, à nous, sont-ils ressuscités?

Je voudrais discuter avec calme, mettre quelque ordonnance dans mes arguments.

Je ne le puis. Mon émotion est trop violente.

Je me reporte tout à coup aux derniers jours du siège de Paris, puis à la capitulation.

Les portes sont ouvertes. Dans la première lettre que je reçois de l'étranger, je lis une phrase de Wagner, qu'on me cite:

"Il faut brûler Paris!"

Pour ceux qui comprennent le patriotisme *d'une certaine façon*, de telles injures, à de tels momens, sont inoubliables.

L'art, dans sa haute sérénité, peut devenir une consolation aux plus grandes douleurs, mais c'est à la seule condition qu'il n'y ait point de rapports entre lui et d'éternels souvenirs.

Pour moi, lorsque j'entends la musique de Wagner, j'entends la marche des soldats du vainqueur, le bruit des canons triomphales, les sanglots de la défaite.

Et que ceux qui m'obligent à prendre la plume ne croient pas que je suis isolée. Il y a, dans le grand monde, dans la bourgeoisie et dans le peuple, des femmes de France qui sont légion et qui éprouvent le patriotisme comme moi.

JULIETTE ADAM.

Veut-on savoir combien coûte, annuellement, l'entretien du pavé du Paris? 12,300,000 francs, chiffre rond.

La dépense nécessitée par cet important service a toujours suivi, d'ailleurs, une marche progressive. Ainsi, en remontant à vingt ans en arrière, nous trouvons que l'entretien du pavé de Paris coûtait en 1864, 6,700,000 fr.; en 1869, 8,400,000 fr. Cette dépense s'élève ensuite, en 1882, à 11,000,000 de fr. et, enfin, en 1885, à 11,790,000 fr. L'année prochaine, les frais d'entretien et de réfection du pavé de Paris dépasseront 12,000,000 de fr. L'année dernière, les transformations des voies en chaussées pavées en bois ont déjà occasionné un surcroît de dépenses s'élevant à 161,500 fr. Dernier détail: au 1er janvier de la présente année, la surface en pierre était encore de 6,251,000 mètres superficiels.

La *Liberté*, du 14 janvier, parle ainsi de M. Paul Bert:

M. Paul Bert prend l'opinion publique pour confidente de ses idées en matière d'organisation coloniale en Annam et au Tonkin. Nous n'avons ni l'intention ni la prétention de les discuter. Ces idées peuvent être bonnes; elles peuvent aussi être mauvaises. M. Paul Bert n'en sait rien, et nous pas davantage. Le décret qui l'a nommé lui a octroyé le titre de résident général: il n'a pu lui infuser la connaissance d'un pays où il n'a jamais mis les pieds. M. Paul Bert va faire là-bas, de la science expérimentale: l'Académie de médecine affirme qu'il y excelle. Puisse-t-il exceller à Hué et à Hanoï!

M. Paul Bert place son programme sous l'invocation de Sieyès et de Bonaparte. Comme le premier, il veut "refondre la cloche," et comme le second, qui rêvait d'un "Institut d'Egypte," il rêve d'un "Institut d'Annam." M. Paul Bert, osant emprunter quelque chose à un renégat de la Convention, créé comte par le premier Empire, cela déjà pouvait paraître surprenant, et plus surprenant encore de le voir renier ses haines jusqu'à devenir l'obligé de l'homme de Brumaire. Mais où nous avons été encore plus stupéfaits, c'est quand nous avons appris de la bouche de l'irréductible ennemi du froc et de la robe, de M. Paul Bert, lui-même, qu'il ferait en Annam et au Tonkin de la politique selon les jésuites et de la colonisation selon les missionnaires. M. le résident général a juré de dépasser par ses contradictions, les limites les plus reculées de notre étonnement.

M. Paul Bert confiait, hier, à un rédacteur du *XIXe Siècle* qu'il civiliserait les Annamites par les mêmes procédés qui les ont convertis au catholicisme. Après avoir ainsi rendu hommage aux disciples de Loyola, M. Paul Bert, emporté par un vrai zèle de néophyte, couvre les missionaires de fleurs. L'aveu de cette récidive est tout au long dans le *Figaro* de ce matin. Nous n'avons pas voulu en priver nos lecteurs, qui pourront lire plus bas en quels termes l'adversaire forcené des prêtres prononce son abjuration.

Le nouveau résident général déclare qu'il laisse sa fureur antireligieuse en son logis. Nous formons des vœux pour qu'elle y reste. Il ajoute que l'anticléricalisme n'est pas un article d'exportation. D'où il suit, si nous avons bien compris, que M. Paul Bert se moque de l'Eglise en France, et en fait grand état au dehors; qu'il raille les sacrements sous une latitude, et qu'il est, sous une autre, très décidé à en user. Qui sait même si à Hué et à Hanoï, M. Paul Bert n'ira pas à la messe? Si cet édifiant spectacle est réservé aux chrétiens de l'Extrême-Orient, le Tonkin aura été le chemin de Damas du moderne saint Paul.

Le jésuite, le prêtre, le missionnaire et le Pape ont donc du bon, monsieur Paul Bert? Ça toujours été notre avis, c'est le vôtre maintenant; allons, tant mieux! Mais pourquoi cette différence entre ce que vous appelez "l'article d'exportation," par opposition sans doute à "l'article de consommation locale?" Ne voyez-vous aucune contradiction à honorer les missionnaires là-bas, après avoir si longtemps mangé du prêtre ici? Par quel phénomène ce qui est vérité en deçà devient-il erreur au-delà? Comment se fait-il qu'il puisse y avoir une apparence de logique à chérir et à choyer les tonsurés, les moines et les sœurs quand ils sont aux colonies, alors qu'on les traque et les pourchasse quand ils s'avisent de rester en France? Pour notre part, nous avouons humblement n'y rien comprendre, et attendons de M. Paul Bert, à son retour du Tonkin, qu'il veuille nous expliquer ce mystère.

Quoiqu'il en soit, le résident va pas, il est vrai, sans une réticence finale: "Je me servirai toujours des missionnaires, dit M. Paul Bert, je ne les servirai jamais." Et pourquoi ne les servirez-vous pas, M. le résident général? Si vous êtes satisfait des services, pourquoi ces simples justice! Reste à savoir si les missionnaires seront enchantés de vous servir

---

Le *Temps* du 20 janvier:

On sait que M. Goblet est allé à Bordeaux présider à l'inauguration des nouveaux bâtiments des Facultés des lettres et des sciences. Au banquet que la municipalité lui a donné à la fin de cette belle fête universitaire, le ministre de l'instruction publique a parlé avec une grande chaleur du conviction et de la réelle élévation de la nécessité de l'union entre les républicains. C'est un sujet déjà bien ancien, mais toujours et peut-être plus que jamais de saison.

L'honorable M. Goblet ne se fait pas d'illusion: en proclamant cette union nécessaire, il a désigné en même temps qu'elle était difficile, et il a énuméré quelques-unes des difficultés que le parti républicain aura à surmonter pour arriver à une action forte et commune. Divisions profondes existant dans le pays lui-même et dont le contre-coup se fait naturellement sentir chez ses représentants; excès de méfiance et d'espoir aux jours des grandes victoires qui, en faisant méconnaître les périls, semblait autoriser toutes les témérités; désertions soudaines de chefs éminents dont la voix savait s'imposer; épreuves inévitables qui attendent tout régime dès qu'il dure un certain nombre d'années; questions nouvelles, plus complexes et plus difficiles sur la solution desquelles les bons citoyens ne sont pas d'accord et que les uns veulent résoudre sur l'heure, tandis que les autres ne voudraient pas même les voir poser. M. Goblet aurait pu allonger encore cette liste, et ajouter à toutes ces causes de dissentiments quelques autres plus précises et plus particulières que nier ne peut que personne il est en état de connaître.

Mais toutes ces causes ne deviennent-elles pas disparaître devant le péril que M. le ministre de l'instruction publique n'a pas signalé avec moins d'énergie? Vaincu en 1871, la réaction a non seulement repris courage, mais elle a regagné une bonne partie du terrain perdu. Qui ne voit des lors et ne sent l'urgente nécessité de ne fournir, par des imprudences ou des mesures impopulaires, aucune arme nouvelle à sa propagande acharnée contre la République! Or, si le parti républicain ne parvient pas à se discipliner, à faire un gouvernement stable, à gérer comme il convient les affaires de la France, n'est-il pas évident que ses ennemis politiques et son influence politique apparaîtront à la grande majorité du pays comme un aveu d'impuissance et une condamnation? Voilà ce que sent profondément le ministre de l'instruction publique et ce qu'il voulait faire comprendre à ses auditeurs, sans mettre pourtant dans ses paroles rien qui ressemblât à une alarme.

Car, au fond, M. Goblet est optimiste. Cette union difficile, mais nécessaire, il la croit possible et presque déjà faite. C'est la tâche même que s'est donnée le cabinet dont il fait partie. Pour y rallier tous les bons citoyens, il compte sur la vue du péril qu'il signale, des besoins impérieux de la France, de ses vœux, en un mot, sur la patriotisme de tous les groupes républicains. Cette confiance s'exprime avec tant de force qu'elle devient gagnée contagieuse. Nous aussi nous voulons espérer et croire à toutes les conversions dont nous sommes les témoins et à toutes les bonnes volontés qui se manifestent. A l'heure présente, tous les symptômes sont favorables. D'un bout à l'autre de la ligne républicaine, on applaudit à la Déclaration ministérielle. Ceux-là mêmes dont on pouvait le plus redouter l'esprit difficile, se montrent encore plus satisfaits et plus empressés que les autres. Mais pourquoi, dans le même temps qu'ils se déclarent ravis de la politique du nouveau ministère, les députés de l'extrême gauche, au lieu de se grouper autour de lui, ont-ils éprouvé l'irrésistible besoin de reconstituer leur ancien groupe et de se différencier du reste de la majorité? Il y a là, nous semble-t-il, entre les protestations et les actes, une contradiction, ou tout au moins une dissonance faite pour inquiéter.

Nouveau triomphe de Parf français:

Un concours international avait été ouvert à Rio-de-Janeiro pour un projet destiné à la Bibliothèque nationale, aux archives publiques de l'Empire, et à des salles de conférences et de séances scientifiques et littéraires.

Le montant des devis avait été fixé pour 2,500,000 francs.

Le jury du concours, composé exclusivement de Brésiliens, ayant le ministre de l'instruction publique pour président, vient de rendre sa décision.

C'est un Français, M. Auguste Sauvage, architecte à Paris, qui a été proclamé lauréat.

Le prime qui lui est accordée est de 25,000 francs.

Le deuxième prix (10,000 fr.) a été donné à un architecte brésilien, M. Azevedo Monteiro Carminho.

Pour calmer la cuisson douloureuse qu'occasionnent les brûlures, beaucoup de personnes badigeonnent le siège du mal avec de l'encre.

L'encre est, il est vrai, un réfrigérant énergique, mais il entre dans sa composition des matières qui peuvent amener des accidents secondaires d'une gravité exceptionnelle.

Il est préférable d'employer la pomme de terre rapée, d'un effet identique pour calmer l'inflammation.

☞ Voir l'annonce de M. Charles F. Gonthier, marchand-tailleur, rue Carondelet, No 44, entre Gravier et Union.

Décédée, hier soir à 9 heures et quart, à l'âge de 27 ans, Dame M. J. FOURGUETTE, née Marie Heyob, native de la Nouvelle-Orléans. Les amis et connaissances des familles Fourguette, Heyob, Périer et Bourdette sont respectueusement invités à assister aux funérailles qui auront lieu cette après-midi, à 4 heures, de sa dernière résidence, rue Royale, No 252, entre St-Philippe et Ursulines.

Décédée, le 4 février, à 10 heures P. M., à l'âge de 85 ans, Dame Veuve P. A. ROUSSEAU, née Félicité Laure Dreux. Les amis des familles Rousseau, Dreux et C. A. Carrière, sont priés sans autre invitation d'assister à ses funérailles qui auront lieu cette après-midi à 4 heures P. M. Le corps est exposé au No 287 rue des Ursulines, entre Derbigny et Roman.

PICKWICK CLUB BUILDING,
No 140 rue du Canal.
B. TREMOULET
Vend en gros et en détail VINS et LIQUEURS de toutes sortes, Comestibles de choix, etc.
Livraison à domicile. 8 nov—1an PP

Société Française de Bienfaisance et d'Assistance Mutuelle de la Nouvelle-Orléans.

MM. LES SOCIÉTAIRES sont notifiés qu'une assemblée générale extraordinaire aura lieu à l'Asile, DIMANCHE PROCHAIN, 7 du courant, à 5 heures P. M.
Objet de la séance: Mesures à prendre pour la réception du drapeau offert à la Société par le gouvernement de la République française.
La plus grande ponctualité est requise.
Par ordre du Vice-Président,
J. L. REVOL,
Faisant fonctions de Président.
L. SIMON, Secrétaire. 5 fév—3t

JEFFERSON ACADEMY,
95 CONTI,
Etabli en 1837—Dirigé par Herbert A. Grantham, successeur de William Beard.
Enseignement de l'anglais, du français et de l'allemand, avec les autres branches d'instruction. A un prix raisonnable.
Latin, grec et espagnol extra. 5 fév—1f

Ecole Française et Anglaise
De MM. Chas. Caron et C. Théard
No. 120, RUE BOURBON.
OUVRIRA LE 1er FÉVRIER.
Ecole du jour, de 8 à 4 par mois.
Classes du soir, $3 par mois. 26jan—1m

EN VENTE
Un lot souliers de bébé à 25 sous, un lot pantoufles pour dames 50 sous, un lot souliers à talons, pour enfants, 50 sous. Bottes claquées pour dames $1.00. Bottes en peau pour dames $1.25, $1.50. Bottes fines pour dames $1.75, $2.15, $2.50.
CHAPEAUX!
1000 formes à 5 sous. Chapeaux pour enfants 10 et 25 sous. Chapeaux mous pour messieurs à $1.00, Chapeaux durs pour messieurs $1.00, $1.25, $1.50. Chapeaux fins pour messieurs à tous les prix.
Les derniers genres et les prix les plus bas.
CHAUSSURES
Pour messieurs, pour dames, pour filles et pour garçons.
PRIX FIXE.
L'ÉTOILE ROUGE!
Coin Canal et Passage de la Bourse.
5 fév—3t

Bureau de la Compagnie d'Assurances du Sud de la Nouvelle-Orléans—31 janvier 1886.—A la réunion annuelle des actionnaires de cette compagnie, tenue le 28 décembre 1885, les directeurs sortants ont été élus pour servir durant l'année courante:
J. CALLY. LOUIS BUSH.
D. PATIO. G. P. HARRISON.
GILBERT R. GREEN. F. G. ERNST.
M. SCHWARBACHER. H. E. SHROPSHIRE.
J. A. LAFAYE. J. A. DUFILHO.
JNO. T. MOORE, Jr., J. H. MENGE.
ADOLPH MEYER. F. A. VILLERMIN.
JOSEPH DAVID. GEO. H. DUNBAR.
D. A. S. VAUGHT. I. HERNSHEIM.
L. LACASSAGNE. E. BELTRAN.
T. J. WOODWARD. HENRY LEHMANN.
WILLIAM MEHLE. EMILE BOUNY.
E. K. CONVERSE.
Et à une réunion du conseil, tenue ce jour, les officiers suiv